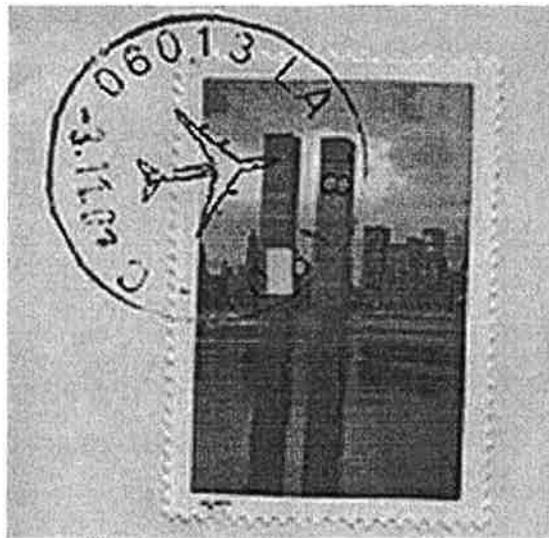


UDA
2006-2007

Le monde en pages

En route vers l'ouest

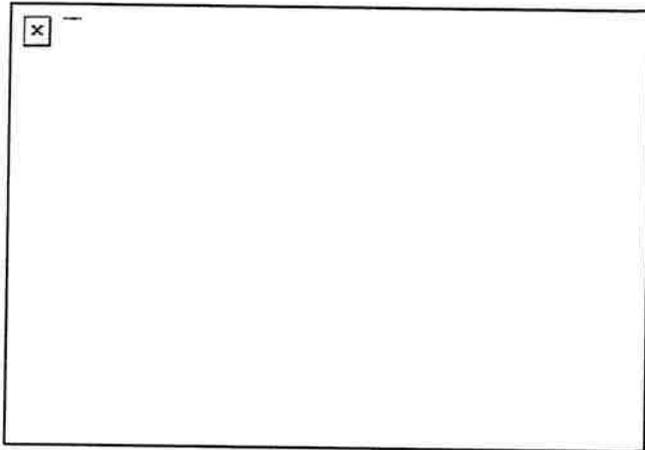
de Jim Harrison



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

Dossier: La littérature Américaine



La littérature américaine

En parlant de littérature américaine, je parle de littérature provenant des États-Unis. Nous pourrions bien sûr englober toute l'Amérique mais le terme de "littérature américaine" est connu généralement pour se limiter aux États-Unis.

Un peu d'histoire...

Le commencement

Du XVII^e au XIX^e siècle les pionniers conquièrent le territoire américain. C'est pendant cette période mouvementée que la littérature américaine trouvera ses fondations. Apparaissent alors de nouveaux courants de pensées, l'idéologie de liberté, de fraternité, l'appel de la nature, le désir de se couper de l'emprise de l'Europe, renforcera les écrits publiés à cette époque et sera continuellement présent dans les récits et les histoires. Ce que l'on appelle *Le rêve américain* provient essentiellement du fait que les premiers colons établis en Amérique devaient se détacher de l'Europe pour se créer une nouvelle vie, affronter la nature, les grands espaces. Nous retrouvons ce thème récurrent à travers la production littéraire américaine. Il y a aussi la guerre de l'Indépendance, l'esclavagisme, les Amérindiens, la guerre de Sécession, l'influence de la religion et de la Bible qui ont façonnés les écrits de fiction.

On considère les Lettres d'un fermier américain (1782) du fermier et écrivain Michel-Guillaume Hector St John de Crèvecoeur, comme la première oeuvre littéraire américaine.

Suivra la signature de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis en 1776. C'est à travers le fable de Washington Irving, Rip Van Winkle (1819) que l'on retrouve le mieux l'histoire de la naissance d'une nation.

Entre 1827 et 1846 paraîtront les oeuvres de Edgar Allan Poe, précurseur dans le genre et reconnu pour sa contribution aux débuts du roman policier.

En 1850 paraît le roman de Nathaniel Hawthorne, La lettre écarlate. Ce roman nous démontre bien l'atmosphère de l'Amérique puritaine de l'époque ainsi que l'inexistence de vie privée. Le roman raconte l'histoire d'un adultère. Le récit est empreint de la religion de l'époque.

Suivront les romans de Mark Twain dont les plus connus sont: Les aventures de Tom Sawyer (1876) et Huckleberry Finn (1884). Ses romans marquent un changement dans la littérature américaine avec un langage moderne et une prose à l'apparence plus légère. Sous des airs de romans d'aventure, les histoires de Twain traitent de nombreux sujets "graves" tel que le racisme, l'égalité des races, le refus de se conformer aux normes établies de la société.

À compter de 1900, le développement du pays est beaucoup plus important. Les richesses de la terre attirent l'immigration. Suivra une révolution industrielle et le développement du chemin de fer. Les écrits se font critiques et plus pessimistes. Edith Wharton, Sinclair Lewis (premier américain à recevoir le prix Nobel en 1930) et Henry James sont de ces écrivains.

Lost Generation

L'Amérique d'entre les deux guerres voit foisonner plusieurs romanciers (qu'on appelle la *Lost Generation*) pour qui l'Europe devient un continent attrayant puisque l'Amérique change, la mafia règne et la prohibition est

chose courante. On retrouve des parcelles d'Europe dans certains écrits comme Paris est une fête d'Hemmingway (l'auteur reçoit le prix Nobel en 1954). Francis Scott Fitzgerald et son Gatsby le magnifique, nous raconte un monde de luxe où il existe un problème de société, une fêlure. Pour sa part, Henry Miller parle beaucoup de sexualité dans son oeuvre, refusant l'esprit puritain de l'époque, comme on peut le constater dans Tropique du cancer (1931). Ses romans sont crus et on longtemps été interdits de publication aux États-Unis. John Dos Passos pose un regard original sur la littérature avec des romans sous forme de "collages", tandis que John Steinbeck (prix Nobel en 1962) traite principalement de l'exploitation et de l'injustice. Des souris et des hommes ou bien Les raisins de la colère en sont de bons exemples. Erskine Caldwell parle aussi de misère humaine mais d'une façon loufoque. Ses descriptions de la misère humaine d'un ton direct ont choquées à l'époque, comme dans son roman La route au tabac (1932). William Faulkner recevra le Nobel en 1949. Avant d'être connu, il changea son nom de Falkner en Faulkner, pour se distancer de son père avec qui il n'avait pas une bonne relation. On retrouvera d'ailleurs dans ses romans, une figure paternelle pas très reluisante. Il joue également avec les formes narratives comme dans Tandis que j'agonise (1930), roman qui raconte la mort d'une mère de famille.

La beat generation

On appelle la *Beat generation* les écrivains de la fin du *rêve américain* qui sera à son apogée avec la guerre du Vietnam et l'assassinat de Kennedy (1940-1970). La *Beat Generation* est née d'un anticonformisme et du refus de faire partie de la société. On associe souvent les écrivains Jack Kerouac (1922-1969) avec son livre Sur la route (1957), Allen Ginsberg (1926-1997) avec Howl (1957) et William Burroughs (1914-1997) avec Le festin nu (1957) au mouvement. Ces écrivains prônent une vie bohème, peuplée de voyages, de petits travaux temporaires et des excès comme l'alcool, la drogue et le sexe. Le mouvement ne compte pas vraiment de femmes et ce sont surtout les traces d'écrivains masculins qui ont façonnées cette génération.

En marge de la *Beat Generation* apparaît quelques écrivains qui nous parlent des tourments de l'âme et du mal de vivre, de la révolte, de la misère et du racisme. J.D. Salinger est un de ceux-là avec son roman sur la jeunesse très connu, *L'attrape-coeurs* (1951). Avec ce livre, Salinger fut l'un des plus grand succès de l'édition américaine.

Le contexte de la société de l'époque donnait plus de place aux écrivains Afro-Américains. Nous verrons alors plusieurs romans sur le racisme apparaître comme *Black Boy* (1945) de Richard Wright et *Beloved* (1977) de Toni Morrison (prix Nobel en 1993). La société laisse aussi plus de place aux écrivains Amérindiens comme Louise Erdrich et son roman *L'amour sorcier* (1984) ou aux écrivains juifs tels que Saul Bellow (prix Nobel en 1976), Nathanael West et *L'incendie de Los Angeles* (1939) ainsi que Philip Roth et *Goodbye Columbus* (1959).

Amérique Moderne

Depuis 1970 les formes romanesques ont beaucoup changées. De nouvelles expérimentations ont été faites par les écrivains. On appelle la génération des écrivains d'aujourd'hui la génération *post-moderne*. De nouveaux styles sont à développer, de nouveaux auteurs arrivent sur le vaste marché de l'édition. Et des écrivains tels que Paul Auster et sa *Trilogie New Yorkaise* (débutée en 1985), Tom Wolf, Kurt Vonnegut, Richard Brautigan sont en voie d'édifier des oeuvres complexes et intéressantes pour l'Amérique moderne.

...je me promène dans les champs déserts, les canyons, les bois, mais de préférence près d'un torrent ou d'une rivière, car depuis l'enfance j'aime leur bruit. L'eau vive est à jamais au temps présent, un état que nous évitons assez douloureusement.

"En marge,mémoires" - Mai 2003

1937

Naissance de Jim Harrison
le 11 décembre dans le
Nord du Michigan, ville de
Grayling. Sa mère est
d'origine suédoise. Son

père est agent agricole, spécialisé dans la conservation des sols. Dans leur famille, cinq enfants.

Lorsqu'il a trois ans, sa famille emménage dans la ville de Reed City (Michigan)

- 1945 Il a 8 ans, son œil gauche est accidentellement crevé lors de jeux avec une petite fille.
- 1953 Il a 16 ans, il décide de devenir écrivain "*de part mes convictions romantiques et le profond ennui ressenti face au mode de vie bourgeois et middle class*".
- 1953 Il quitte le Michigan pour vivre la grande aventure à Boston et New York (lire WOLF, Mémoires Fictifs)
- 1960 Il épouse Linda King, à l'âge de 23 ans. Ils sont encore mariés aujourd'hui, et ont eu deux filles, Jamie et Anna.
- 1960 il rencontre Thomas McGane la même année sur les bancs de la Fac.
- 1960 Il obtient sa Licence de Lettres.
- 1962 Son père et sa soeur Judith décèdent dans un accident automobile.
- 1965 Il publie son premier recueil de poésie "PLAIN CHANT", ainsi que son master de littérature : "

1965 et
1966

Il est engagé comme assistant d'anglais à l'Université de Stony Brook dans l'état de New York. Il renonce à sa carrière universitaire rapidement.

Pour élever ses filles, il rédige des articles de journaux, des scénarios, en même temps que sont publiés ses premiers romans et ses recueils de poèmes.

1967

Retour de la famille (Linda, Jim, et leur fille Jamie) dans le Michigan, où ils s'installent dans une ferme à Lake Leelanau.

1971

Publication de Wolf et de Oulyers and Ghazals

1973

Publication d'Un bon jour pour mourir

1975

Publication de Farmer

Peu après, il rencontre Jack Nicholson, que Thomas Mc Guane, qui travaille à l'écriture de scénarios pour Hollywood, lui présente. Jack Nicholson devient l'ami de Jim Harrison et lui prête l'argent suffisant pour qu'il puisse nourrir sa famille tout en passant du temps à écrire.

1978-
1979

Ce sera l'écriture de LEGENDES D'AUTOMNE, son premier grand succès littéraire.

Suivront ses œuvres :
Sorcier, Faux Soleil,
Dalva...dont vous trouverez
la liste complète sur ce site

dans la rubrique
"OEUVRES".

Et sa collaboration à
l'écriture de scénarios
hollywoodiens... Ainsi :

vers 1988 Avec Thomas Mc Guane, il
écrit le scénario du film
Cold Feet, que réalisera
Robert Dornhelms en 1989
(acteurs : Tom Waits, Keith
Carradine). Le film n'a
jamais été diffusé en
France.

vers 1989 Avec Jeffrey Fiskin, il
adapte sa nouvelle UNE
VENGEANCE qui sera
réalisée par Tony Scott
(acteurs Kevin Kostner,
Anthony Quinn et
Madeleine Stowe).

vers
1992/199
3 Avec Wesley Strick, il écrit
le scénario de Wolf, qui
sera réalisé par Mike
Nichols en 1994 (acteurs
Jack Nicholson et Michelle
Pfeiffer).

vers 1996 Lors d'une visite à Saint
Malo pour le FESTIVAL
DES ETONNANTS
VOYAGEURS, il décide
d'interrompre ses
collaborations à chaque
fois déprimantes et
frustrantes avec
Hollywood, et de se retirer
quelques temps (dans sa
cabane non loin du Lac
Supérieur) pour écrire une
suite à Dalva. Ce sera "La
route du retour".

2000 Aujourd'hui, Jim Harrison
travaille avec sa fille Jamie
à l'adaptation
cinématographique, pour
Jack Nicholson, de sa
nouvelle "LA BETE QUE

DIEU OUBLIA
D'INVENTER", qu'on peut
lire dans son dernier
recueil de nouvelles "En
route vers l'Ouest".

Il parle également d'écrire
ses mémoires... projet qui
ferait s'exclamer sa fille
Jamie : "Oh please, Dad
!!!... don't !!!"

Cette liste est classée par
ordre chronologique de date
de parution aux Etats Unis,
et tente d'être aussi
complète et exacte que
possible.

L'éditeur français de Jim
Harrison est Christian
Bourgeois. Le traducteur de
Jim Harrison depuis
quelques années (depuis
Sundog (Faux Soleil)) est
Brice Matthieussent. Mais il
a été auparavant traduit en
français par Pierre-François
Gorse, par M-H. Dumas, par
Sara Oudin, et par Serge
Lentz.

Pour le format poche, tous
les romans sont publiés chez
10/18.

PLAIN SONG - 1965
Genre : Poèmes
Non traduit, non édité en France

LOCATIONS - 1968
Genre : Poèmes
Non traduit, non édité en France

LOINTAINS et GHAZALS - Outlyer and Ghazals - 1971
Genre : Poèmes
Edité en France par Christian Bourgeois en 1999
Traduit par Brice Matthieussent

WOLF, Mémoires fictifs - Wolf, a false memoir- 1971

Dédicace : Thomas Mc Gane

Genre : Mémoires romancés

Edité en France par Robert Laffont - Traduit par Marie Hélène Dumas

UN BON JOUR POUR MOURIR - A good day to die - 1973

Dédicace : Dan Gerber

Genre : Roman

Edité en France par Robert Laffont - Traduit par Sara Oudin

NORD MICHIGAN - Farmer - 1975

Dédicace : Linda King Harrison (épouse de l'auteur)

Genre : Roman

Edité en France par Robert Laffont - Traduit par Sara Oudin

LETTRES A ESSENINE - Letters to Yesenin - 1973

Genre : courrier fictif

Edité en France par Christian Bourgois en 1999 - Traduit par Brice Matthieussent

RETURNING TO EARTH - 1977

Genre : Poèmes

Non traduit, non édité en France

LEGENDES D'AUTOMNE - Legend of the fall - 1979

Dédicace : Guy (de la Valdène, comte français, photographe animalier) et Jack (Nicholson)

Genre : Recueil de 3 nouvelles

Edité en France par Robert Laffont - Traduit par Serge Lentz

SORCIER - Warlock - 1981

Dédicace : Bob Dattila (agent littéraire de Jim Harrison aux Etats Unis)

Genre : Roman

Edité en France par Robert Laffont - Traduit par Serge Lentz

SELECTED AND NEW POEMS - 1982

Genre : Poèmes

Non traduit, non édité en France

FAUX SOLEIL - Sundog - 1984

Dédicace : Russell Chatham, peintre, ami de Jim Harrison

Genre : Roman

Edité en France par Christian Bourgois en 1987 - Traduit par Brice Matthieussent

DALVA - Dalva - 1988

Genre : Roman

Edité en France par Christian Bourgois en 1989 - Traduit par Brice Matthieussent

THEORIE ET PRATIQUE DES RIVIERES - The theory and practice of rivers and other poems - 1989

Genre : Poèmes

Edité en France par L'incertain en 1994 - Traduit par Pierre-François Gorse

ENTRE CHIEN ET LOUP - Just before dark - 1990

Genre : Essais sur la vie

Edité en France par Christian Bourgois - Traduit par Brice Matthieussent

LA FEMME AUX LUCIOLES - The woman lit by fire flies - 1990

Genre : Recueil de 3 nouvelles

- Chien brun (épisode n°1 des aventures de CB)

- Sunset limited

- La femme aux lucioles

Edité en France par Christian Bourgois en 1991 - Traduit par Brice Matthieussent

JULIP - Julip - 1994

Genre : Recueil de 3 nouvelles

- Julip

- L'homme aux deux cent grammes (épisode n°2 des aventures de CB)

- Le dolorosa beige

Edité en France par Christian Bourgois en 1995 - Traduit par Brice Matthieussent

AFTER IKKYU AND OTHER POEMS - 1996

Genre : Poèmes

Edité en France par la Table Ronde sous le titre : "L'éclipse de lune à Davenport"

LA ROUTE DU RETOUR - The Road Back Home - 1998

Genre : Roman (Suite de Dalva)

Edité en France par Christian Bourgois en 1998 - Traduit par Brice Matthieussent

THE SHAPE OF THE JOURNEY - 1998

Genre : Poèmes

Non traduit, non édité en France

EN ROUTE VERS L'OUEST - 4 mai 2000

Genre : Recueil de trois nouvelles :

- En route vers l'ouest (épisode n°3 des aventures de CB)

- La bête que Dieu oublia d'inventer

- J'ai oublié d'aller en Espagne

Edité en France par Christian Bourgois - traduit par Brice Matthieussent

LE GARÇON QUI S'ENFUIT DANS LES BOIS - 2000

Genre : Texte pour enfants

Edité aux Etats Unis avec des illustrations de Tom Pohrt

Edité en France par Christian Bourgois en septembre 2001

THE RAW AND THE COOKED, Adventures of a roving gourmand - 2001

Genre : Réflexions sur la nourriture, recueil d'articles parus dans les années 80 et 90

Edité aux Etats Unis en 2001 par Grove Press

Edité en France par Christian Bourgois en septembre 2002

EN MARGE - OFF TO THE SIDE - Mémoires - 2002

Edité aux Etats Unis en Octobre 2002

Edité en France par Christian Bourgois - Parution Prévue le 14 Mai 2003

JIM HARRISON,
l'homme du Michigan

Dis, Jim, c'est comment, le Michigan ?
Sorcier, éditions 10.18, pages 52 et 53

Une région au climat hivernal tellement rude que les autochtones n'avaient rien trouvé de mieux que de gober des œufs crus afin de combattre la morosité des samedis soirs (...)

En laissant de côté le Nord de la Péninsule, le Michigan ressemble un peu à une moufle : tout ce qu'on trouve au sud des doigts devenus invisibles est constitué par des concentrations d'usines aisaimées au milieu d'immensités agricoles.

(...)

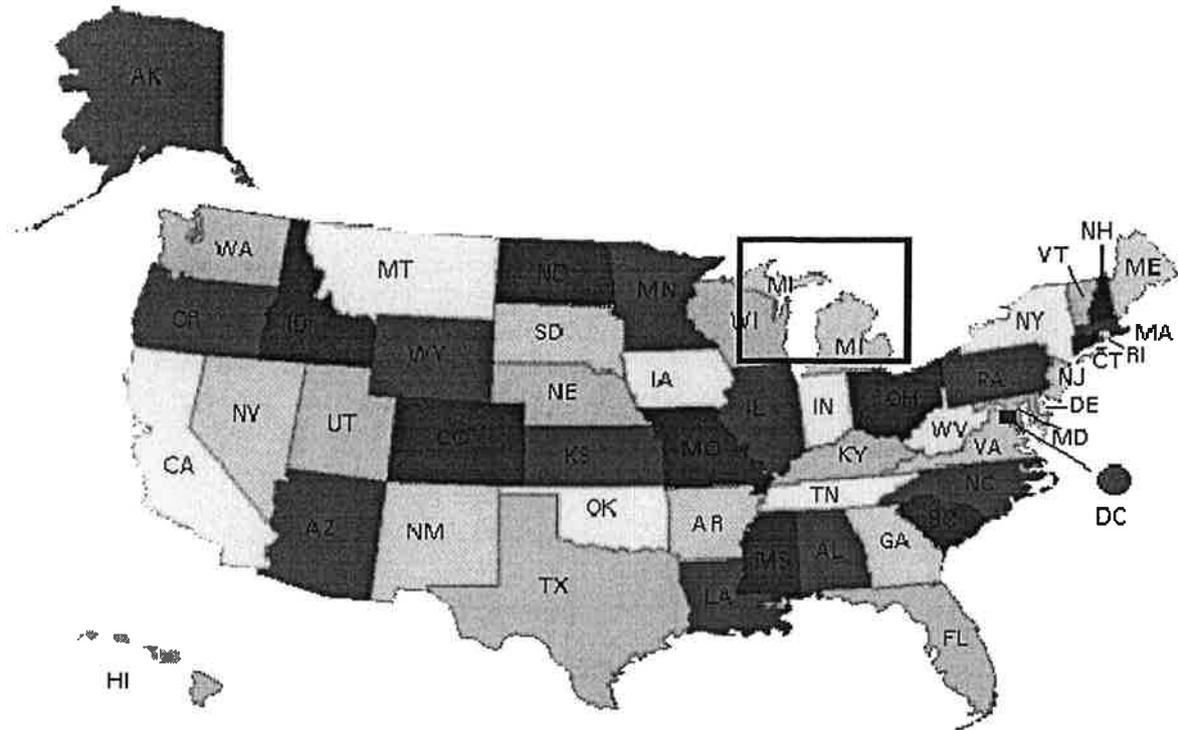
Alors, ils s'enfuirent vers le Nord, vers les lacs et les torrents d'eau limpide, vers ces petits villages parfumés par des forêts résineuses qui les entourent, vers ces collines et ces vallons avec leurs petites fermes familiales nichées au détour des routes.

(...)

Sorcier retrouvait dans cet endroit les souvenirs de ses vacances d'adolescent. Mais à présent, lorsqu'il contemplait la ravissante vallée qui s'étendait sous ses fenêtres, il en arrivait à se dire que ce Nord ressemblait de moins en moins au Nord de sa jeunesse. Les petites fermes étaient rachetées par des médecins et des agents de change qui les transformaient en résidences secondaires. Les rives des lacs commençaient à disparaître sous les cottages de rondins et les villages eux-mêmes prenaient des allures artificielles de bourgades suisses. (...) Maintenant, les petites routes les plus retirées s'ornaient de panneaux d'interdiction destinés à protéger les mares et les châtaigneraies désertes d'intrus qui n'existaient pas. pas encore.

Pourtant, la région demeurait comparativement superbe ...

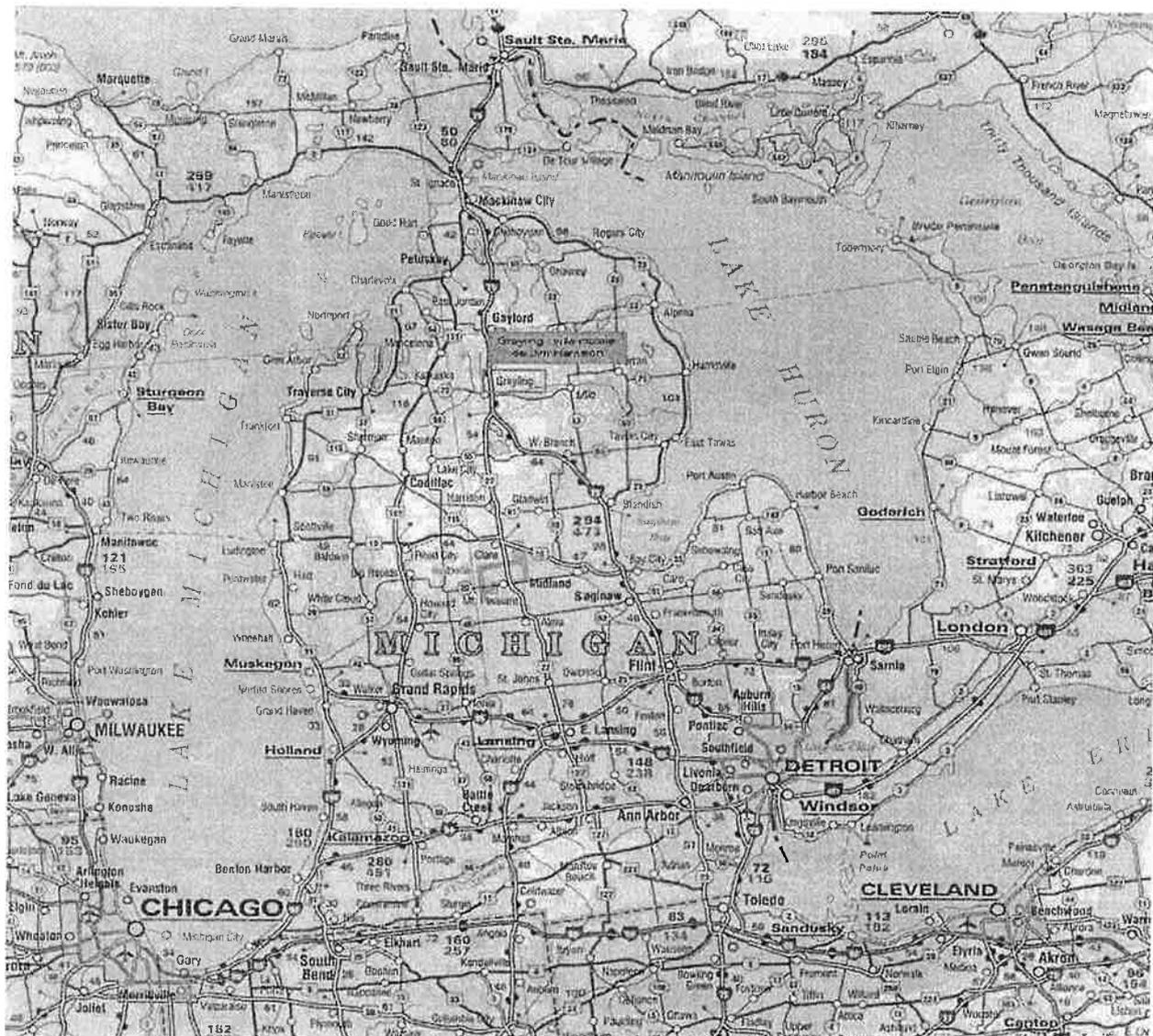
Où se trouve l'Etat du Michigan aux Etats Unis ?



Une carte générale du Michigan



Une carte détaillée du Michigan, dans laquelle viendront s'inscrire les lieux-clé où se déroulent les romans et nouvelles de Jim Harrison



La nature, dit Brice Matthieussent, est vue chez Jim Harrison comme le lieu de disparition progressive de la personnalité, une entité artificielle liée à la civilisation : le monde sauvage dissipe l'illusion de l'identité, il absorbe aussi ce poison.

Dans ce souvenir d'enfance raconté par l'auteur dans "Entre chien et loup", on devine que son habitude de la marche et le réconfort qu'il y trouve sont arrivés tôt dans sa vie. Son père a construit un chalet au bord d'un lac, en 1946, Jim a alors 9 ans. Là...mes oncles revenaient à peine de leur service militaire effectué pendant la Seconde Guerre mondiale, ils m'emmenaient en promenade, me surnommaient Petit Castor... je me mis à marcher durant la journée ou la soirée. Je découvris que le crépuscule était un moment idéal pour marcher, et la nuit encore plus merveilleuse. Je marchais le long des

cours d'eau, au bord d'une rivière, autour du lac, tandis que les voix des pêcheurs de perches portaient jusqu'au rivage....je longeais des rangées d'épis de maïs deux fois plus hauts que moi, je traversais des champs de blé, aboutissant souvent près d'un étang... je me glissais hors de la maison et je faisais cinq kilomètres à pied à travers champs...

Dans Dalva : Paul écrit un jour à Dalva : *j'ai commencé à me promener à ton âge, tout simplement parce que la nature semblait absorber le poison qui était en moi.*

Dans Dalva : Marcher pour réfléchir : *Bien sûr, rien de plus banal qu'une jeune fille de 16 ans qui marche parmi les champs les rangées d'arbres et au bord des rivières en pensant à Dieu, à la sexualité, à l'amour, et au vide provoqué par l'absence du bébé.*

Dans Dalva : Marcher pour noyer son chagrin, marcher pour apaiser sa colère : *Tu vas bien demande Naomi. Je me débarrasse du bébé en marchant, ... quand le rythme de la marche s'est instauré et que je me suis sentie apaisée.*

Dans La femme aux Lucioles : Marcher pour faire face à l'angoisse. *D'habitude, elle marchait beaucoup car elle souffrait souvent de claustrophobie et la marche lui semblait agrandir le monde.*

L'homme qui dévorait les livres

Un essai de Jim Harrison

Traduit par Brice Matthieussent

Arizona, janvier 2001

Extraits

Tout commença très tôt, comme la plupart de ces mauvaises habitudes parfois fatales. Le premier incident donna lieu à l'une de ces futiles histoires familiales qui n'ont de sens pour personne d'autre. Il avait seulement 7 mois lorsqu'il réussit à grimper sur une chaise et à faire tomber de la table l'énorme Bible familiale reliée en cuir. Une fois cette Bible tombée par terre, il en mordilla le cuir salé, qui, à défaut d'être délicieux, avait un léger goût de boeuf, le sel provenant des mains de plusieurs générations de fermiers pauvres. A la fin de ce gros volume se trouvaient plusieurs pages de généalogie familiale, mais le bébé ne mastiqua point ces documents sujets à caution, ce filigrane de notre existence tellement prisé des êtres de prétendument noble ascendance, mais qui montre en réalité le fragile enchaînement du sperme et de l'ovule, ce fil ténu que nous partageons avec les cochons, les singes, et les autres mammifères.

Naturellement, ce bébé fut puni, au moins par des cris, lorsqu'on le découvrit avec le coin de la Bible dans la bouche, mâchonnant le mets divin avec une délectation égale à celle que lui procurait le sien maternel. Le bébé ne fut pas trop troublé par les hurlements de sa tante qui le dominait de toute sa hauteur. Il se contenta de regarder les jambes brunes et massives de la géantes puis les cuisses qui disparaissaient dans

l'obscurité, ses douze milliards de neurones enregistrant un mystère qui, plus tard, devait rivaliser avec le masticage des livres.

(...)

Lorsqu'il prenait un nouveau livre entre les mains, il le reniflait, puis il léchait légèrement une page choisie au hasard, avant d'y chercher les secrets de la vie. Il avait d'ailleurs consulté les articles "vie" et "sexualité" dans l'encyclopédie, mais il s'agissait d'une vieille encyclopédie poussiéreuse, où l'on tournait sans cesse autour du pot. Les mots qu'il trouva lui semblèrent complètement étrangers à la vie qu'il connaissait. Les informations sur la sexualité n'avaient aucun rapport avec le fait de reluquer sous la jupe de sa tante ou de peloter la fille de la voisine, et pas davantage avec la beauté des chiens, des chats, ou des animaux de la ferme qui s'accouplaient.

(...)

Il vagabonda ensuite dans tout le pays, pour vérifier si les écrivains habitant dans des douzaines d'Etats différents savaient vraiment de quoi ils parlaient. Il mastiqua les pages de garde de livres empruntés, achetés, ou volés dans toutes les régions des Etats Unis, il se fit virer de tous les boulots qu'il trouva, parce qu'il essayait de lire pendant qu'il travaillait. Un jour, à San Francisco, il lisait un livre de Saroyan à la bibliothèque publique et l'une des pages du roman sentait la lavande. Il ne fut pas satisfait avant de trouver une fille qui sentait la lavande. Il eut une brève liaison avec une fille très grande et très mince, parce qu'elle lisait Stendhal sur les marches de la bibliothèque de New York, puis une autre liaison avec une fille qui lisait Faulkner en savourant une glace au chocolat, puis encore une autre avec une rousse (il n'aimait pas les cheveux roux) parce qu'elle lisait Valéry en faisant barboter ses jolis petons roses dans la fontaine de Washington Square. A cette époque, il n'y avait pas beaucoup de filles qui lisaient des livres et il ne fallait donc pas faire la fine bouche.

Pourquoi j'écris ou non Un essai de Jim Harrison



Traduction d'Emmanuelle Allain

Un jour que je me trouvais devant le Metropolitan Museum à New York, il y a plusieurs années, alors que je me sentais lessivé et perplexe après avoir vu l'exposition

GOYA , je suis littéralement rentré dans un de mes vieux amis le poète Charles Simic, que je n'avais pas vu depuis 20 ans . Entre toutes les choses que nous évoquâmes alors, il dit : " Je pensais que j'aurais tout compris à mon âge, mais non." et je crois que j'ai répondu : " Nous en savons beaucoup mais pas tant que ça ."

Je ne dis pas que nous ayons laissé tomber notre esprit rationnel, un esprit sur lequel nous pouvions à peine mettre le doigt, mais que, avec l'âge, le processus de mon propre art littéraire me semble infiniment plus immuable et inexplicable. Par exemple, même les yeux fermés, des idées spécifiques entraînent habituellement des images spécifiques. L'acte d'écrire ressemble à un jeune homme qui laboure son champ de maïs, un jour de grande chaleur, duquel il peut apercevoir soit un bosquet, soit, le plus souvent, une immense forêt, dans laquelle il se trouverait mieux. Ceci n'est pas compliqué, presque banal. Il doit labourer son champ pour obtenir la permission d'atteindre sa forêt bien aimée. Cette image peut aisément être assimilée à celle d'un écrivain qui posséderait comme patrimoine, 40 arpents de terre sur lesquels réinventer le monde. Il cultive ce monde, mais alors, il trouvera toujours quelque chose de vaste et d'inaccessible au delà de son pouvoir, que ce soit la forêt, l'océan ou bien très improbables 10 millions habitants de New York ou Paris. Pendant qu'il laboure ou qu'il écrit, il va, tourbillonnant vers le futur , à un train qui, avec l'âge devient quasiment incompréhensible. Il quitte une remorque pleine de livres, mais il signe réellement le passage du temps en comptant les chiens de chasse qu'il aura laissés derrière lui. Sa capacité de refus fait grandir le monde plus qu'elle ne le rétrécit, et pas une seule réponse facile n'a survécu au déroulement des années.

C'est plus comique qu'attristant parce que les attentes sont tellement immenses. Tout ce qu'on a lu n'a aucune importance, quelque chose est resté derrière , que l'on n'a pu combler. Tout cela révèle un orgueil démesuré et, fréquemment, une once de stupidité.

Ma grande famille lit énormément, sinon avec discernement, le cinéma de notre petite ville du nord du Michigan ne change l'affiche qu'une fois par semaine. J'ai commencé avec les habituels Horatio Alger, Zane Grey et l'épave Hardy Boys, passant graduellement de la passion de mon père pour les romans historiques reconnus, particulièrement ceux de Kenneth Roberts, Harvey Allen et Walter Edmonds, à son goût, (il était agriculteur) pour Hamlin Garland, Sherwood Anderson et Erskine Caldwell, pour suivre ensuite mes propres penchants, qui trouveront parmi mes favoris à l'âge de 19 ans, Dostoyevsky, Whitman, Yeats, Kirkegaard, Joyce, Rimbaud, Apollinaire, Henry Miller et Faulkner. Une liste pareille devrait tout aussi bien pousser une âme intelligente à "la fermer ", mais alors une étrange arrogance vient toujours se placer en pectoral sur l'armure du jeune écrivain. A ce stade, l'humilité est une entrave que l'on peine à s'offrir. Le seul carburant que l'égo reçoit vient de l'intérieur . On peut choisir de se promener dehors sous un ouragan, se cacher en répétant " Non serviam " alors que personne ne nous a rien demandé et que personne ne nous cherche, encore moins ceux que nous avons offensés avec nos opinions politiques .

A part quelques incursions à New York, Boston et San Francisco, mon travail est tourné principalement vers la vie rurale et la nature. Je dois admettre que je ne vois aucune vertu particulière à cela. Nous collons simplement plutôt à ce que nous connaissons et Peter Matthiessen, avec sa préoccupation obsessionnelle de la nature, s'équilibre agréablement avec les penchants plus citadins de James Salter et Don DeLillo. C'est tout l'art de la prose et de la construction que je recherche, pas une quelconque sagesse cryptogame. Les bons écrivains semblent savoir qu'ils sont perpétuellement inconsolables.

C'est le mystère de la personnalité qui me saisit, c'est l'infinie variété du comportement humain qui fait un pied de nez aux psychologies populaires. Même nos rêves semblent vouloir créer de nouveaux personnages, aussi sûrement que nous le faisons dans nos fictions et la création de nos propres personnalités est le plus souvent un événement fictif. Quand je crée un environnement pour certains de mes personnages, je me retrouve souvent moi-même en train d'en créer un pour mon âme propre. La perception de la réalité grandit jusqu'à accroître les perceptions de toutes les créatures. C'est une lutte quotidienne contre l'accoutumance et le conditionnement qui nous ligotent et nous étouffent, détruisant les perceptions fascinantes qui caractérisent l'écriture la meilleure. On va ainsi de l'avant avec l'illusion obstinée que personne n'a encore décrit le monde, ou nous n'avons pas besoin d'exister, et on ne se lasse jamais du goût doux amer de l'autodestruction du comportement humain.

Mis à part bien sûr la lassitude que provoque notre comportement collectif, et politique et économique, l'hystérie moraliste nous submerge couramment. Au mois de mai dernier, lors d'une interview en France, je me suis retrouvé en train de dire, sans la moindre hésitation, que nous étions en train de devenir un Disneyland fasciste. Ça s'insinue dans notre littérature et notre poésie sous la forme d'un renouveau de l'ère victorienne, dans lequel une écœurante bonne foi est érigée au rang de plus haute vertu. Jusqu'à un certain point, je pensais simplement que c'était la voie que l'académie avait choisie pour soumettre la littérature sérieuse et la poésie, mais aujourd'hui, il semblerait que l'académie et les petits journaux soient les seules barrières contre une profession totalement guidée par le marché, en dépit des autres imperfections évidentes de la M F A, au schéma pyramidal, qui engendre tristement des espérances médiocres et de grandes déceptions.

L'ambiance nationale qui affecte notre travail est naturellement plus compliquée. Une anthropologue anglaise, Mary Douglas, dit que " Plus la société est investie par le pouvoir, plus elle méprise les processus biologiques sur lesquels elle repose ". Chaque année, nous ressemblons plus à l'Europe, avec une rigidité culturelle qui est typique dans une population grandissante, qui a doublé depuis ma naissance. Autrement dit, le noyau primaire de nos vies, les aspects privés de nos existences, nos vies, nos amours et nos morts, les rituels que nous avons conçus pour charpenter notre existence depuis des millénaires ne peuvent plus tenir debout et de fait, s'effondrent, sous la couverture dégoulinante des médias, que ce soit la télévision ou Internet. C'est la vision sobrement comique de ce mixeur culturel qui marche au carburant des médias, croissant en taille et en pouvoir, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que lui. Un mixeur aussi grand que l'Ohio, qui vomit les ordures, les paillements et la pagaille qui nous sont familiers.

L'Art est embrouillé et étouffé par le marché de l'Art, la littérature est perçue comme une arme pour publier plutôt que l'inverse. On voit des animaux dans les zoos, dans les zoos de nos vies. Certains écologistes nazis semblent penser que tous les animaux encore à l'état sauvage, particulièrement les loups et les grizzlis, ont tous besoin de gadgets télémétriques. Comme la politique, cet ulcère va prospérer. La majorité de notre population, qui mange du bœuf, du porc et du poulet, n'a jamais connu une véritable vache, un cochon ou une poule. Comme nos parents nous l'ont dit, les temps changent, mais ils ne changent pas notre fascination pour les couleurs de l'absurde.

Nous peignons nos vies comme nous écrivons notre travail, et cela me rappelle une déclaration de W. Whitman qui dit que " le poète doit enfoncer violemment le rire dans la gorge de la mort ". J'ai toujours eu, en quelque sorte, une obsession enfantine pour les bosquets et je suppose que cela se voit dans mon travail. J'aime trouver une

densité particulière dans la littérature et la poésie, car j'ai le sentiment que ce que l'on perçoit de prime abord est presque toujours sans valeur. Je me suis souvent demandé si cette obsession quelque peu " pléistocène " des bosquets, des resserres et des tanières avait pu trouver son origine dans le traumatisme, subi dans mon enfance, lorsque j'ai perdu la vision d'un de mes yeux, et puis après ? Cette explication n'est qu'une épave. Tout cela est si merveilleusement hasardeux, accidentel, tout comme depuis ma jeunesse, des centaines de personnes pensent que je ressemble à un indien , bien que ces gènes ne semblent pas être présents dans ma famille. Nous avons choisi d'être des parias et eux non, donc l'identification est inappropriée. On peut aussi soupçonner que la quête forcenée d'une identité, est la cause de cette véritable maladie qu'est la xénophobie . Depuis que presque tout le monde est déplacé, et ceci inclue la diaspora des écrivains de notre courant critique, l'entassement, l'éloge et la défense des territoires, cette forme inutile de régionalisme est, si possible, encore plus absurde. Bien sûr, nos rages littéraires, aussi bien que nos lubies, nos épreuves et nos querelles, ne vieillissent pas mieux que le Beaujolais ou que les " blancs de poulet sans peau ni os " , qui constituent manifestement la principale nourriture de notre époque. Métaphoriquement parlant, les écrivains feraient mieux de manger des anus d'éléphants , mitonnés 33 heures avec des piments, comme ceux que j'ai partagés avec d'autres, en Tanzanie, en 1973.

J'ai pensé longtemps que j'étais en train de devenir un quadra schizophrène a cause de l'écriture de poésie, fictions, essais et scénarios, mais n'enseignant plus, j'ai pu gagner ma vie grâce à ces différentes formes de littérature. Nous ne serions rien sans les bon professeurs de notre vie, mais je n'ai jamais été d'humeur à enseigner depuis que les universités sont localisée dans des endroits ou je ne puis survivre à la claustrophobie, que j'ai ressentie toute ma vie.

La poésie vient quand elle veut et je n'ai jamais eu la moindre idée sur la façon de la faire apparaître.

Qui sait ce qui provoque l'ouverture ou la fermeture de la porte .

Il y a toujours eu parmi les poètes , pendant les périodes "*ramollies*" une tendance a limiter eux - mêmes leurs meilleurs efforts, mais cela apparaît désagréablement évident à leurs lecteurs. C'est un peu comme essayer de susciter un fantasme sexuel convainquant et se trouver interrompu (en si bon chemin ...) par votre mère qui téléphone pour savoir pourquoi vous êtes toujours un "*saltimbanque*" à 59 ans passés

...

La muse actuelle est la moins civile des femmes que la terre aie jamais portée. Elle préfère coucher avec vous lorsque vous figurez une rivière plutôt qu'un torrent de boue.

J'ai écrit ma première série de nouvelles à la fin des années 70 et j'ai eu quelques difficultés à les faire publier car personne à l'époque n'en écrivait de telles.

Mes propres modèles dans la recherche d'une forme immédiatement accessible étaient Isak Dinesen et Katherine Anne Porter. Je n'ai jamais été capable d'écrire une histoire courte, ce qui me rendait un peu nerveux puisque les magazines littéraires jacassaient que c'était l'ère des histoire courtes. Je devins moins nerveux quand il m'apparut que ces magazines – tous identiques- ne pouvaient pas publier des nouvelles ou des romans, bien que le New Yorker ait publié ma " Femme aux lucioles

" et que Esquire ait imprimé " Légendes d'automne " dans son intégralité. Un éditeur qui me refusa suggéra que j'étoffe ces 100 pauvres pages jusqu'à en avoir 500 et qu'alors nous tiendrions un best seller ; cela lui importait peu que cette nouvelle se soit vendue plutôt bien pendant 20 ans. Les éditeurs pleurnichent naturellement de la même manière que les drogués , les hommes politiques et les vendeurs de voitures, pour obtenir une gratification immédiate. Aujourd'hui, écrasés par la domination des chaînes de librairies corporatistes, ils doivent ramer sacrément.

Les romans semblent prendre soins d'eux - mêmes , si vous leur donnez suffisamment de temps. Je n'en ai jamais écrit un seul avant d'y avoir réfléchi pendant des années. C'est probablement une étrange méthode mais je ne peux fonctionner autrement.. J'ai récemment effectué des recherches pendant une année entière , pour la deuxième partie d'un roman où j'ai finalement utilisé très peu du produit de mes recherches.

C'est ce que l'industrie du cinéma appelle justement " le fond de l'histoire ", sans lequel il est difficile de procéder. Si le personnage féminin a 37 ans , vous devez malgré tout comprendre la nature de son caractère lorsqu'elle était enfant, même si vous n'avez aucune intention de vous en servir.

J'ai aussi écrit plus de scénarios que je n'aurais du, mais j'étais fasciné par les films depuis mon enfance. Je dois reconnaître que cette fascination n'a jamais été reconnue dans le courant de pensée prépondérant, ce qui m'a posé des problèmes lorsque je me suis mis à chercher du travail. Je doute qu'il y ait proportionnellement plus de romans de premier plan que de bons films dans une année donnée, mais lorsqu'on sait le mépris qu'éprouve l'intelligentsia pour Hollywood, ce n'est pas une idée acceptable pour elle. J'admets que le cynisme et la perfidie présents à Hollywood, égalent ceux qu'on trouve sur " Capitoll Hill " et sont sans doute équivalents à ceux en vigueur dans le milieu de l'édition littéraire. J'ai aussi remarqué et c'est une évidence, qu'une part de l'aversion générale pour Hollywood n'est qu'une forme voilée d'antisémitisme . Etant issu d'un mélange de Suédois, Irlandais et anglais, je peux le dire sans paranoïa.

Je suppose que le principal problème en matière d'écriture cinématographique, est que vous êtes séparé du réalisateur potentiel pendant longtemps et ce, après une longue série de brouillons. si celui ci est un réalisateur convenable depuis le début de l'histoire.

Un autre problème important est que les jeunes diplômés d'écoles de cinéma sont diablement loin de la variété des expériences humaines et privilégient la technique cinématographique. En dépit des efforts déployés dans certains films très brillants, il y a un effort collectif et impitoyable pour plomber l'histoire. il y a aussi de la part des producteurs du film, la recherche frénétique d'une ligne scénaristique sur laquelle on puisse s'appuyer(une formule qui assurerait le succès commercial du film) et qui donne inévitablement de tristes résultats.

Du côté des " plus " malgré les jérémiades, il y a toujours eu plus d'oxygène dans l'Ouest, même Bill Gates, n'aurait pas si bien réussi dans le Connecticut ou à Gotham (New York). Même si vous êtes impliqué de façon aussi périphérique que moi même dans le business du cinéma, vous devez avoir le goût de la folie, de la vulgarité, du danger, des déceptions cruelles, des débordements de beauté, aimer se faire virer encore et encore et les rémunérations substantielles. C'est sans doute un ascenseur bien branlant pour s'élever au dessus de la masse, mais je le préfère à une vie

d'intense domesticité. Yeats avait l'habitude de dire que la terre tuait plus de poètes que l'alcool.

J'ai eu dernièrement le sentiment désagréable que malgré mon âpre volonté calviniste, j'avais beaucoup moins contrôlé la trajectoire de mon existence que je ne l'avais envisagé. Je suppose que c'est à cause de la nature semi religieuse de la période originelle de ma vocation. Sans vouloir entrer dans des considérations anthropologiques, le début de cette vocation, alors que j'étais dans ma prime adolescence, fut pour moi comme une attaque. J'ai brutalement abandonné la religion organisée et je soupçonne toute cette ferveur, somme toute hormonale, de s'être peu à peu transformée en ce qui constitue toujours l'opinion que j'ai sur l'art, en général que ce soit la peinture, la musique, la poésie, la sculpture ou la littérature. Keats et Modigliani semblaient d'excellents modèles pour une vie ! Le fait qu'aucun d'eux n'ait vécu longtemps est une considération insignifiante aux yeux d'un adolescent. Si vous passez des heures et des heures à écouter Stravinsky en lisant Rimbaud ou Joyce, vous encouragez un destin qui échappe inévitablement au contrôle immédiat. Si vous relisez tout Dostoïevsky dans une chambre à 7 dollars la semaine, sur Grove Street à New York, avec seulement un filet d'air venu de la fenêtre et si vous avez 19 ans, alors vous changerez sans cesse la nature de votre esprit. Dans votre propre pièce de théâtre, vous construisez un esprit intraitable et sauvage avec lequel vous devrez vivre.

Bien sûr, en termes géologiques, nous possédons tous la même mesure d'immortalité. Le battement de votre propre cœur, que vous percevez occasionnellement en vous tournant dans votre lit, en une position crispée, ce battement ne dure pas si longtemps. Le bruit que votre livre pourrait faire est tristement fugitif et la prétention vous emporte invariablement, comme une ancre. Dans l'immédiate histoire littéraire, disons les 50 dernières années, si on lit la liste des prix et que l'on se souvient des réputations les plus boursouflées, on s'aperçoit que les plus énormes célébrités sont écrites sur du vent.

Les nouveaux magazines s'évertuent à surnommer Faulkner " le vieux monsieur bouseux ". Lorsque j'étais jeune on le préférait, et de loin, à James Gould Cozzens. Ce qui advient finalement de notre travail ne nous concerne pas. Y penser, donne à notre âme des crampes qui ressemblent à une dysenterie amibienne. Au cours des années, le courrier m'a apporté des milliers de manuscrits, d'épreuves d'imprimerie et de lettres envoyées par de jeunes écrivains. On peut se laisser submerger par le papier mais, plus dangereux encore, est l'impression dégoûtante qu'apporte le sentiment d'être exploité. Je ne peux donner d'autres conseils que recommander l'usage de quantité d'ail et de vin rouge. Tout ce que je peux dire, c'est : " N'écrivez pas tant que vous n'avez pas la volonté d'abandonner le reste de votre vie ". En dépit du potentiel humain pour le mouvement, il reste peu de place pour autre chose. Et Einstein était dans le vrai quand il disait qu'il n'avait aucune admiration pour les scientifiques qui choisissent de fines planches pour faire des trous dedans. On devrait toujours souhaiter que son travail soit meilleur que ses capacités car demander moins à soi même est une forme de SIDA artistique.

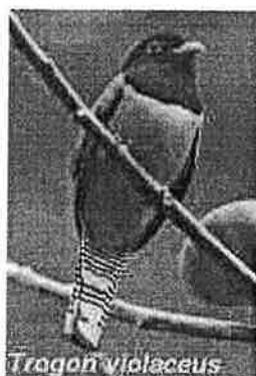
Et je préférerais m'égarer du côté de ceux qui créent les humains plus grands qu'ils ne sont, plutôt que plus petits. On rencontre ce penchant pleurnichard à enlever le pansement en oubliant qu'un corps est bien plus que l'ensemble des ses blessures.

Dans toute culture, l'art et la littérature semblent terriblement fragiles mais nous devrions nous souvenir qu'ils ont survécu à toutes les cultures. Dans une ère d'extraordinaire vénalité comme la nôtre, alors que le gouvernement n'est qu'un agent commercial, les artistes croulent sous l'énorme mépris généralisé, comme si chaque âme devait servir de fourrage à la cupidité ? Mais, bien sûr, nous sommes issus de la nature nous aussi et, historiquement, l'art et la littérature sont aussi naturels que la migration des oiseaux ou l'inévitable collision entre l'amour et la mort.

Jim Harrison raconte... une journée du monde

(pour Les 30 ans du Nouvel Observateur - album anniversaire 1964-1994)

traduction de Brice Matthieussent



Tucson, le 29 avril 1994

Je volais dans un étron en aluminium, avançant lentement à partir de San Francisco vers Tucson, en Arizona, aux deux tiers de la tournée promotionnelle de mon dernier livre, laquelle comptait neuf étapes. Remarquez tous ces nombres, une convention stupide car le Temps est en réalité circulaire et on a conçu tous les nombres pour que quelqu'un puisse en faire son beurre. J'ai souvent rencontré le Temps en personne dans le monde sauvage et je vous garantis que c'est un bonhomme tout rond, ou plutôt une femme bien gironde. Les voyages en avion sont particulièrement pénibles en ce moment depuis que le Congrès a permis aux équipages de flanquer des coups de cravache dans les gencives des passagers, ce qui est tout bonnement l'équivalent physique de ce que les compagnies aériennes font subir émotionnellement à leur clientèle depuis des années. Je bois un cabernet californien si infect que cela vaut à peine mieux que de sucer le pis d'une truie, mais il m'a néanmoins libéré suffisamment l'esprit pour que je puisse esquisser ce que j'ai vu récemment en Amérique : l'alliance grotesque des yuppies, de la gauche traditionnelle et des technocrates pour nous faire entrer de force dans la cuisine puritaine. Le mois que je viens de passer parmi des gens cultivés et intelligents m'a appris qu'ils sont devenus féroce­ment antitabac et antialcool. Pas une seule fois en un mois je n'ai entendu parler des massacres au Rwanda ni du fait que, depuis dix ans, la moitié inférieure de notre population se compose désormais de mutants sociaux. Des pauvres, on exige seulement qu'ils sachent se tenir. Bien sûr, nous avons traversé des convulsions similaires au temps de la prohibition, dans les années 1920, mais la situation présente est catastrophique, car la population est à 90 % illettrée et anesthésiée par 90 heures hebdomadaires de télévision et de "musique". Ces convulsions sociales sont liées à l'illusion du contrôle, et cette illusion trouve elle-même son origine dans la peur, qui est à la racine de toutes

les formes de fascisme.

Rien de tout cela n'est de ma faute. J'atterris à Tucson et prends ma voiture pour rentrer chez moi à travers les montagnes, dans le merveilleux crépuscule printanier. Si je ne peux pas être libre dans cette vie, quand donc serai-je libre ? Lorsque j'arrive à notre casita près de la frontière espagnole, ma femme a déjà rangé toute la maison pour que nous puissions entamer notre voyage de retour de quatre jours vers le Michigan. Je m'assois dans le patio avec mon chien de chasse sur les genoux, la Lune à trois mètres de mon oreille gauche.

Au dessus du torrent qui traverse d'épais fourrés, j'entends le croassement du plus rare des oiseaux, l'élégant Trogon, cousin direct du saint Quetzal. Mon ami le philosophe Claremon dit : "La réalité est l'agrégat des perceptions de toutes les créatures".

Je vais passer l'été sous la forme d'un ours.

Entretien avec Jim Harrison

par François Busnel
Lire, octobre 2004

▣ «Jamais je n'ai vu l'Amérique aussi divisée»

▣ L'hôtel de Suède, rue Vaneau, à Paris, est promis à une belle postérité. C'est ici, et nulle part ailleurs, que descend Jim Harrison lorsqu'il quitte son chalet de Livingston, perdu dans les bois du Montana, ou sa *casita* de Patagonia, aux confins du désert d'Arizona, pour le pays qui le fit connaître comme poète, romancier, mineur de la conscience. Jim Harrison écrit des livres qui contribuent au bonheur de la littérature. Toute son œuvre est exploration des mystères de la vie: mystères de la famille, de l'amour, du mariage, de la durée, de la nature, de la relation entre l'homme et l'animal... On retrouve ces obsessions, magnifiquement mises en scène, dans *De Marquette à Veracruz*, l'un de ses meilleurs romans, dans le droit fil de *Dalva* et de *La route du retour*. David Burkett est le quatrième d'une lignée de prédateurs qui s'enrichit en déforestant la péninsule Nord du Michigan. Pour expier les fautes de son père - violent, alcoolique, pervers, incestueux, violeur -, le jeune homme se lance dans une quête spirituelle et érotique à travers l'Amérique. Cette fable écologique et sociale tend à l'Amérique d'aujourd'hui un miroir surprenant. Rencontre avec l'un des géants de la littérature américaine, dans son antre parisien.

Pourquoi l'hôtel de Suède?

JIM HARRISON. Je déteste vivre en ville. Cet hôtel est l'un des rares à

proposer une chambre sous les toits, d'où l'on a une vue magnifique sur les jardins parisiens. Or ce décor m'est indispensable pour ne pas me sentir oppressé. Et puis, il y a les oiseaux. C'est ce que j'aime, à Paris: on entend encore le chant des oiseaux. La nuit dernière, je me suis éveillé à trois heures du matin; le grand duc s'est mis à hululer. Je me suis rendormi après l'avoir écouté et m'être dit que cette chouette était en train de tuer quelque rongeur - George Bush, peut-être... Et puis, ici, c'est le quartier des ministères et non celui des bistros... et il vaut mieux que je me tienne à distance de mes bars préférés. Je dois marcher pour aller jusqu'au Select ou au Lutetia...

Faites-vous encore la tournée des bars, fidèle à la légende que vous avez laissé bâtir?

J.H. Non, je bois très peu maintenant. Beaucoup moins qu'à l'époque à laquelle vous faites allusion, celle d'Hollywood et de la Floride, quand j'écrivais pour le cinéma. Il paraît que ce que je bois impressionne encore certaines personnes, mais pour moi c'est parfait. Et puis, je vais vous le dire une fois pour toutes: je me fous de ma légende! Je ne sais pas très bien de quoi il s'agit, d'ailleurs... Je ne lis jamais rien de ce qu'on écrit sur moi. Une légende échappe toujours à celui qu'elle auréole. Ce sont les autres qui créent ce que vous êtes, qui façonnent votre image, et si vous commencez à vous occuper de cela, alors vous courez un grand danger. C'est ce qui a ruiné Hemingway: il vivait avec l'image, la légende que les autres avaient construite autour de lui, et a fini par ne plus connaître aucune liberté. Moi, je préfère rester en marge, comme on dit. C'est d'ailleurs la place de l'écrivain, les marges. Méfiez-vous des écrivains à légende: la plupart du temps, ils n'ont une légende que parce qu'ils sont excentriques. J'ai longuement discuté de ce sujet avec Jack Nicholson, l'acteur, qui est aussi un de mes très bons amis: si vous jouez un rôle, comment sortez-vous de ce rôle? J'ai déjà tant de mal à quitter mes personnages après avoir terminé un roman... comme ce fut le cas pour Dalva et, tout récemment, pour David Burkett!

Une scène de votre dernier roman se déroule dans cet hôtel parisien... qui porte le nom de la patrie de vos ancêtres. Une ironie volontaire?

J.H. Non, un hasard parfait. La moitié de ma famille vient de Suède, en effet. Et je ne m'étais jamais aperçu que l'ambassade de Suède est juste à côté de l'hôtel! Mais le plus important, c'est que l'un de mes poètes préférés, René Char, a vécu à quelques mètres d'ici. J'ai lu tout René Char à 18 ans. Et mon héros, David Burkett, le cite dans le roman.

Vous êtes romancier mais aussi poète. Ecrivez-vous encore de la poésie?

J.H. J'ai commencé par la poésie. Quand j'ai découvert le pouvoir des mots, adolescent, j'ai décidé que je serai poète plutôt que romancier. Mais mes recueils de poèmes ne m'ont jamais permis de vivre et n'ont pas connu autant de succès que mes romans... Pourtant, la poésie m'habite tout entier et pour toujours. Après la mort de mon frère, en décembre dernier, j'ai été incapable d'écrire de la prose. J'ai donc écrit tout un recueil de poèmes, en six mois. Mais je ne sépare pas les deux activités. Chez moi, elles sont liées. En général, j'écris de la prose dans la journée et de la poésie le soir. Il faut être plus réceptif pour écrire de la bonne poésie,

enlever ses peaux comme on pèle un oignon. Il faut être aussi vulnérable qu'un parachutiste vierge largué sur le Texas!

Lorsque vous avez publié vos Mémoires, *En marge**, il y a deux ans, vous râliez contre cette commande d'éditeur, expliquant que vous n'aviez guère eu l'envie de revisiter votre vie mais que cet exercice vous permettrait peut-être de passer à autre chose. Est-ce ce qui s'est produit?

J.H. Oui, c'est un point très intéressant. J'ai, en effet, accepté d'écrire mes Mémoires parce qu'un éditeur me harcelait depuis plusieurs années. Mais ce n'était pas mon idée. Et je n'ai pas aimé écrire ce livre, du moins pendant toute la période que j'ai passée, seul, à revisiter ma pauvre existence, essayant d'être le moins hypocrite possible. Lorsque le livre fut publié, j'ai découvert que cet exercice peu agréable m'avait profondément changé et me permettait enfin d'écrire ce roman que je portais en moi depuis une quinzaine d'années, *De Marquette à Veracruz*. Il y a maintenant beaucoup moins de batailles en moi. Je me sens délivré des fardeaux du passé sous lesquels je commençais à crouler... Le résultat inattendu de cette autobiographie est qu'elle m'a libéré.

De quoi?

J.H. De l'idée de ma personnalité. C'est comme si je m'étais déchargé de ma propre personnalité. Comme si j'étais de nouveau totalement vierge. Purgé de cette vie que j'ai racontée.

Qu'est-ce qui vous a inspiré *De Marquette à Veracruz*?

J.H. J'ai eu l'idée de cette histoire il y a maintenant quinze ans, un jour que je marchais dans les forêts de la péninsule Nord, dans le Michigan, en compagnie d'un de mes amis proches, le poète Dan Gerber. Nous étions dans un endroit effrayant, totalement déboisé, où s'étendaient devant nous des milliers d'hectares de souches de pins blancs. Un paysage désolé. Et Dan Gerber a alors lancé: «Je suis vraiment content que mon grand-père n'ait pas participé à cela!» Or il se trouve que mon propre grand-père, un Suédois, était bûcheron. Lui non plus n'a pas participé à la grande déforestation de la péninsule Nord, qui fut une catastrophe écologique et le début d'une course à la cupidité, mais il aurait pu... C'est à ce moment-là que le personnage de David Burkett III est né: un homme avide, cupide, capable de tout détruire pour de l'argent. Un prédateur.

Comment expliquez-vous le succès de ce roman aux Etats-Unis où, hélas!, vos précédents livres n'ont pas eu le même écho?

J.H. L'âge, sans doute! Ou une preuve que l'Amérique aime la France, puisque l'on dit souvent là-bas que je suis le plus français des écrivains américains... En effet, j'ai d'abord connu le succès en France, ce dont je suis très fier... Non, plus sérieusement, ce qui fascine les Américains, c'est la description des grands prédateurs. Ça les renvoie à leur propre problème actuel! Ce qui s'est passé au début du XXe siècle aux Etats-Unis est un vrai désastre: le pétrole, l'industrie minière, l'industrie du bois... Le problème n'est pas que nous ayons déforesté la péninsule Nord mais que tous les arbres aient été abattus, même les plus jeunes. Dans le Morvan, chez mon ami Gérard Oberlé (dont j'ai découvert avec bonheur qu'il était chroniqueur dans votre journal), je me suis aperçu qu'un phénomène à peu près similaire s'était produit: ils ont coupé les arbres et évacué les troncs par la

rivière. Mais en Bourgogne ils ont su prendre soin de leurs biens et n'ont pas abattu la totalité des arbres de la forêt, évitant une trop grande érosion. Le Michigan, au contraire, s'est réveillé en 1920 propriétaire de 300 000 souches de pins blancs. Tout était parti! Chez nous, vous savez, la grandeur n'est qu'une illusion.

Ce roman est une fable écologique mais aussi sociale, car le grand prédateur n'est pas une brute inculte mais un diplômé de l'université de Yale...

J.H. J'ai fait de David Burkett père un diplômé de cette université qui est un peu la mère de tous les super-riches des Etats-Unis. Cela dit, Yale est aussi une très bonne université. Mais on peut remarquer que le point commun entre les comportements de prédateurs extrêmes et la théocratie est le suivant: les hommes les plus diaboliques de notre histoire, les grands prédateurs, ont toujours eu la conviction d'être reliés avec Dieu par une ligne directe. Y compris les monstres civilisés, c'est-à-dire les diplômés de Yale, comme certains de nos présidents... comme George W. Bush, par exemple. Pour moi, les pires périodes de l'histoire des Etats-Unis furent les années 1880 à 1920 puis 1980 et 1990, quand la cupidité fut érigée en vertu première. Mais n'allez pas faire de ce livre un roman à thèse ou un de ces romans sociologiques à la mode: tous mes livres sont des fables, des contes, des légendes. Je ne soutiens aucune thèse, je raconte des histoires.

C'est un roman sur la cupidité, mais aussi sur la culpabilité puisque le narrateur tente, à travers une quête qui le mène de Marquette (Michigan) jusqu'à Veracruz (Mexique), d'expié les fautes de son père...

J.H. Oui, David Burkett le jeune (dans cette famille, on porte le même prénom de père en fils, ce qui constitue un des éléments de la malédiction) est le vrai héros de ces aventures. On le suit dans son évolution entre les années 1960 et 1980. David étouffe car il croit qu'il est capable de faire davantage qu'il ne peut. C'est une forme d'ubris, de démesure. Sa sœur, Cynthia, au contraire, a un comportement simple puisqu'elle décide de quitter sa famille de dingues. David s'y refuse et croit qu'il lui sera possible de se faire pardonner les fautes de son père. C'est en cela que ce roman est aussi biblique, en référence à ce passage de la Bible qui dit que les péchés des pères seront répercutés sur les fils jusqu'à la septième génération.

Avez-vous ressenti une telle culpabilité pour les fautes de votre grand-père bûcheron et de votre père agronome au service de l'Etat?

J.H. Non, car mon grand-père, si autoritaire fût-il, n'était qu'un artisan, un petit soldat au service des prédateurs. Mais je voudrais ajouter qu'il y a un aspect comique dans ce roman, et plutôt anti-politiquement correct: un de mes amis, très cultivé, a été fort mécontent que j'aie transformé l'homme à tout faire des Burkett, Jesse, un Mexicain qui fit la Seconde Guerre mondiale avec le père et entra à son service, en grand prédateur, lui aussi. Mais c'est que les prédateurs sont partout! Et il suffit de se rendre à Mexico pour comprendre que ce n'est pas mieux qu'aux Etats-Unis.

Tous les personnages de votre roman sont, à un degré ou l'autre, travaillés par l'argent. Qu'avez-vous voulu montrer?

J.H. J'ai souvent rendu visite aux derniers Mayas, dans le Yucatan. Là, j'ai

découvert qu'ils n'avaient pas de mot pour dire «pourquoi?». Pas de pourquoi! Ce qui est est. Cette attitude est assez proche de celle des Indiens américains. Ainsi, il est impoli de poser la moindre question chez les Omahas, dans le Nebraska: ce qui est est, tout simplement. On ne s'interroge pas. Le seul personnage qui échappe à cette cupidité est un sang-mêlé, Clarence, autre sorte d'homme à tout faire, qui adopte, comme les Indiens dont il est issu, une attitude proche de ce stoïcisme qui consiste à ne jamais poser de questions. Il jouera un rôle important dans l'éducation du jeune David. J'ai été très marqué par la lecture du *Contrat social* de Rousseau. Le rôle de la nature y est déterminant, comme vous le savez: l'état naturel ne consiste pas à violer les terres et les êtres mais à vivre en harmonie avec eux, rappelle Rousseau. Or, dans le roman, c'est le père, soi-disant civilisé, ancien de Yale et vétéran de la Seconde Guerre mondiale, qui violera la jeune Vera, fille de son métayer et petite amie de son propre fils. Le jeune David, lui qui vit en harmonie avec la nature, ne commettra pas le viol sur la jeune femme malgré l'intense désir qu'il a d'elle.

Pourquoi le narrateur, le jeune David Burkett, est-il passionné de théologie?

J.H. C'est quelque chose qui m'est arrivé à moi-même, dans mon très jeune âge. La religion vient de l'incompréhension. Elle propose une explication du monde. Et David, jeune, a besoin de trouver une explication au monde cupide et dur qui l'entoure. Il lui faudra un peu plus de temps qu'il ne m'en a fallu pour se débarrasser de cette illusion.

Comment cela s'est-il passé pour vous?

J.H. Un jour le pasteur m'a dit que Mozart était l'œuvre du diable. En rentrant chez moi, à travers la campagne, je me suis demandé si je pouvais continuer à écouter Mozart. Et j'ai décidé que oui! De ce jour, ma vraie religion est devenue la littérature. L'étape suivante, après avoir abandonné la religion à laquelle je m'étais pourtant confié à cœur ouvert, a consisté à lire Dostoïevski, Rimbaud et Apollinaire... bref, tous les grands révolutionnaires mentaux. Ceux-là me fournirent une explication acceptable du monde. Que peut penser un catholique cultivé quand il s'aperçoit que le Vatican n'a rien fait pour aider les juifs pendant la Seconde Guerre mondiale? C'est comme se donner un grand coup de marteau sur le crâne, non? Je me suis souvent posé cette question. David Burkett, lui aussi, est d'une certaine manière libéré par la littérature. Il se met à écrire l'histoire de sa région dévastée et ce récit finira par le libérer.

Mais il ne parviendra jamais à achever son livre, lui...

J.H. En effet. Comme Vernice, l'une de ses amies poètes, le lui dit: on ne devient pas écrivain parce qu'on a des intentions. Il faut beaucoup plus. Il faut y consacrer sa vie. Toute sa vie. Cela commence par essayer de comprendre la nature de la vie hu-maine sur terre. On ne comprend pas totalement un personnage si l'on ne commence pas par étudier les conditions de possibilité de son existence. Les gens ont tendance à croire qu'ils deviennent ce qu'ils sont, mais en fait il y a des milliers de raisons qui nous amènent à être ce que nous sommes et nous ne les voyons jamais toutes ensemble. Nous essayons de nous couper les membres pour entrer de force dans une espèce de boîte préformatée, celle de nos préjugés et du

confort intellectuel. Il suffit de penser au nombre d'hommes qui se sont persuadés d'épouser la femme qu'ils ont épousée, non?

Votre personnage est également libéré par les femmes, dont il collectionne les passages toujours trop brefs... Pourquoi ne parvient-il jamais à garder une femme près de lui?

J.H. C'est un peu la métaphore de l'artiste. Les femmes sont, en général, repoussées par cette forme de monomanie. C'est beaucoup trop géométrique. Les femmes sont, en effet, attirées par ce genre d'hommes mais jamais pour très longtemps. Elles ne supportent pas l'intensité de cette mélancolie. David, quasiment aveugle à tout, erre pendant vingt ans dans la forêt. Jusqu'à ce que ses yeux commencent à se dessiller. Ce qui rend le roman intéressant, me semble-t-il, ce n'est pas la révélation mais le processus même de la révélation.

Ce sont les fils qui dénoueront le récit... Les fils des coupables. Pourquoi?

J.H. J'ai remarqué que les fils de pères gravement alcooliques ne boivent jamais. Parce qu'ils ne veulent pas répéter le karma de leur père. Le karma du père de David Burkett est écrasant. J'ai aussi remarqué à quel point la vie des militaires qui ont extrêmement bien réussi leur carrière pendant la guerre peut se transformer en échec lorsqu'ils reviennent à la vie civile. Ils sont formés à être des meurtriers exquis mais sont incapables de transformer cette attitude dans la vie civile, et deviennent souvent des pervers alcooliques.

Vous faites dire à David Burkett, le fils, que la lucidité est la pire malédiction qui soit. Que voulez-vous dire?

J.H. La chose la plus terrible que j'ai comprise! Dans les *Notes d'un souterrain*, Dostoïevski affirme qu'être trop conscient, c'est être malade. Si vous n'avez pas une vie de compensation, vous êtes foutu! Pensez aux artistes qui n'avaient pas d'autre mode d'existence pour accompagner leur activité artistique... Tous sont devenus fous. Ou suicidaires. Et suicidés.

Et vous, quel est votre mode d'existence compensatoire?

J.H. La vie au grand air. Dès que je n'écris pas, je suis au dehors. Je pêche. Je regarde les oiseaux. Je marche. Je suspends mon jugement.

Quelle quiétude trouve-t-on lorsqu'on rame, par exemple, exercice auquel se livre David Burkett lorsqu'il veut se calmer?

J.H. Les physiologistes et ceux qui s'intéressent au fonctionnement du cerveau se demandent si nous avons beaucoup changé depuis le pléistocène. Sans doute pas. L'une des choses les plus simples comme la marche ou les activités répétitives comme la rame, que j'ai déjà décrites comme un comportement autiste, sont indispensables à la survie. Les adeptes du zen appellent cela le non-esprit, parce que la seule chose à laquelle on peut (et doit) faire attention lorsqu'on rame, c'est l'eau qui bouge... si l'on ne veut pas subir un désastre très concret. Ramer n'est pas un sport, c'est une partie de l'existence. Ramer, c'est accepter l'idée que l'eau vit. Vivre sans l'eau vive revient à faire exception du caractère mortel de l'homme. Héraclite avait tort: vous ne pouvez pas vous baigner deux fois dans le même fleuve, tout simplement parce que vous ne pouvez même pas vous baigner une seule fois dans le même fleuve! Songez, par

exemple, que le grizzly qui pisse chaque jour à côté de mon cabanon à Livingston, Montana, va envoyer son urine à La Nouvelle-Orléans! Bon, je sais: c'est une pensée de petit garçon de 10 ans qui fait encore ses cabanes au fond des bois, mais certains artistes retournent à cette vulnérabilité du gamin joueur. En tant qu'écrivain, on ne peut pas avoir de peau ni d'armure. Sinon, on est condamné à la stagnation. Il faut être à fleur de peau. Mais cela ne vous prépare pas à la vie sociale, à la vie en ville. Il faut donc se réfugier au plus près de soi-même, c'est-à-dire dans la nature.

Vous écrivez qu'il y a dans la pêche à la truite une «grâce» similaire à celle que l'on trouve dans l'acte d'amour. Qu'est-ce à dire?

J.H. C'est l'intensité de l'activité qui apporte la grâce. Quand on fait l'amour à une femme que l'on aime, rien ne peut interférer avec la conscience qu'on a de ce qu'on est en train de faire, même si ce désir n'est là que pour des raisons biologiques. De même, l'amour de la pêche a une explication purement biologique, comme ramasser des champignons. Mais au bout d'un moment, une intensité similaire peut apparaître: quand vous faites l'amour, vous ne pensez qu'à ce que vous faites; et quand vous pêchez, c'est la même chose. Moi, je pêche à la mouche depuis l'âge de cinq ans. Ça crée une certaine intensité.

Quelle influence la pensée indienne exerce-t-elle sur vous?

J.H. J'ai grandi entouré d'Indiens. Dans la péninsule Nord, au Michigan, où j'ai longtemps vécu, il y avait beaucoup de sang-mêlé et d'Indiens. Je vivais à une dizaine de kilomètres d'une grande réserve. Mon personnage préféré, Chien-Brun, est un de ces Indiens. Aujourd'hui, je suis très impressionné par deux écrivains américains, peut-être les meilleurs, qui sont d'origine indienne: Sherman Alexie et Louise Erdrich. Mes romans sont pétris de cette culture, de cette pensée. La fréquentation des Indiens m'a appris cette évidence première: notre culture n'est pas la seule. La plupart des gens acceptent totalement leur culture et ne se rendent pas compte que leurs perceptions et leurs sensations sont entièrement contrôlées par leur propre culture. Quand vous vous intéressez à la culture indienne, vos perceptions profondes changent. Un chaman Cree, qui vit près de Grand Marais, dans le Montana, me désigna un jour un sac-poubelle en plastique et me lança: «Ça, c'est votre meilleure invention à vous les Blancs.» Et il me montra ce qu'il faisait du sac: dès qu'il pleuvait, il se mettait la tête dans le sac-poubelle et s'y enfermait. Cet Indien me parlait du sac-poubelle comme le personnage d'une pièce de Beckett! Quand je lui ai demandé pourquoi il ne sortait pas la tête de son sac, il m'a répondu qu'il le ferait si je l'emmenais en ville boire un Martini. Vous voyez, notre approche de la réalité est totalement différente selon qu'on se place d'un point de vue ou de l'autre. Et l'humour des opprimés est souvent plus violent.

Lorsque David Burkett essaie d'écrire, il explique que deux choix s'offrent à lui: écrire d'un point de vue éloigné ou d'un point de vue personnel. Quel est votre propre choix?

J.H. Toujours personnel. Je n'écris bien qu'à la première personne du singulier. D'ailleurs, j'aimerais que quelqu'un me dise un jour qui est cette troisième personne du singulier? «Il», connais pas! C'est exactement le problème évoqué par Goethe: quel prix les dieux exigent-ils de nous pour

que nous devenions ce que nous écrivons? Ainsi quand je deviens David, je suis aussi perdu que lui. Je suis incapable de m'éloigner de mon personnage. Je dois parfois me tirer par l'oreille et me dire: «Non, tu n'es pas David», car quand j'écris à la première personne du singulier, je finis par me prendre pour mon personnage. Et comme j'ai limité David dans son intelligence, je me sens souvent très bête...

Votre roman débute par la scène finale: sur une barque, David Burkett, un doigt coupé, noie son père à qui on vient de trancher les deux mains... Que symbolise cette mutilation?

J.H. La décapitation était une pratique de l'armée américaine pendant les guerres indiennes. Une grande peur régnait alors dans les tribus indiennes: la peur d'être démembré. Car les Indiens savaient que l'on envoyait les têtes coupées aux scientifiques de l'armée qui examinaient leurs crânes. C'est une forme d'ironie, car aujourd'hui les troupes américaines en Irak n'ont peur que d'une chose: la décapitation.

On pressent que vous écrirez une suite à ce roman?

J.H. Exact. On retrouvera David Burkett, mais dans un contexte différent: non plus du point de vue des prédateurs mais du point de vue des bûcherons et des mineurs, ceux qui gagnent cinquante dollars par mois.

Ce roman est également un miroir que vous tendez à l'Amérique...

Qu'appellez-vous la «géopiété» américaine?

J.H. Il s'agit d'un concept assez épuisant! Au XIXe siècle, c'est la Grande-Bretagne qui se croyait inspirée par Dieu et se prenait pour la nation la plus puissante du monde. Aujourd'hui, ce sont les Etats-Unis d'Amérique qui se livrent à ces enfantillages. Oui, nous sommes plus puissants. Peu importe que nous soyons des crétins, l'essentiel est que nous soyons puissants! Après le Vietnam, une certaine humilité a régné aux Etats-Unis. Aujourd'hui cette humilité est en voie de disparition. La principale critique que l'on peut adresser à Bush, si l'on est du côté des démocrates, c'est l'usage incontrôlé du pouvoir. Et l'usage incontrôlé du pouvoir est typique des gouvernants théocratiques, qui croient avoir Dieu de leur côté.

Cette théocratie n'est pas le propre de l'administration Bush. Vous montrez dans votre roman qu'elle remonte à Lyndon Johnson, qui était un démocrate...

J.H. Oui, mais à cette époque, elle était encore bridée. Pendant la Seconde Guerre mondiale, personne ne disait que l'Allemagne était l'axe du Mal, comme l'affirme aujourd'hui Bush de l'Irak et d'autres pays arabes. Que l'on puisse parler d'axe du Mal est pour moi le signe d'un échec complet du système éducatif américain: même nos politiciens ignorent la géographie, l'histoire, l'économie, ils ne savent pas ce qui se passe en Amérique centrale et moins encore au Proche-Orient qu'ils ont du mal à situer sur une carte du monde... La cause en est cette espèce d'autosatisfaction liée à la théocratie. Un jour John F. Kennedy a réuni trente Prix Nobel à la Maison-Blanche et leur a lancé: «Vous constituez le groupe le plus intelligent qui ait jamais été réuni dans cette pièce sauf... quand Thomas Jefferson était tout seul ici!» Et quand on lit la prose de Jefferson, on s'aperçoit que nous avons déjà eu de bons présidents. Aujourd'hui, nous avons des clowns. Je ne dis pas cela par esprit systématique de

contestation: j'ai beaucoup de respect pour les traditions américaines et pour les valeurs de la Constitution, mais il faut reconnaître que parfois nos gouvernements trahissent ces idéaux. Ce fut le cas avec Nixon. C'est le cas aujourd'hui avec Bush.

Que signifie, concrètement, être écrivain sous l'ère Bush?

J.H. Il est difficile d'être un écrivain, quel que soit le gouvernement en place. Aux Etats-Unis, l'écrivain n'a pas de rôle social, aucun poids, pas la moindre influence. C'était différent il y a encore une trentaine d'années, pendant la guerre du Vietnam où des types comme Norman Mailer et le poète Robert Lowell pouvaient lancer une marche contre le Pentagone rassemblant des dizaines de milliers de personnes. Mais aujourd'hui, c'est fini. Jamais il n'y eut de gouffre aussi énorme entre l'administration et la culture, entre les médias et la littérature, entre l'intelligence et la gouvernance. Aux Etats-Unis, la vie culturelle est coupée de la vie quotidienne. Le fossé entre individus cultivés et non cultivés est semblable à celui qui sépare les riches des pauvres: les universitaires ne se fréquentent qu'entre eux, n'ont aucune volonté de jouer les passeurs. Quand j'ai écrit *Dalva*, le plus grand critique littéraire américain m'a démoli en me demandant pourquoi j'écrivais sur des gens qui n'existaient pas! Et ce fossé ne cesse de s'accroître. Jamais je n'ai vu l'Amérique aussi divisée qu'aujourd'hui. L'administration Bush fait tout pour dissoudre l'intelligence dans le manichéisme, c'est-à-dire dans la bêtise. Il faut ajouter que ce refus de la littérature et, plus généralement, de la culture s'accompagne d'une volonté de taire les cultures particulières comme celles des Indiens, des Mexicains ou des Canadiens. Depuis un an, curieusement, les écrivains semblent se réveiller et reprendre la parole. Surtout chez les jeunes romanciers. On commence, aux Etats-Unis, à ne plus juger l'homme en fonction de son compte en banque. Mais cela n'empêche pas notre gouvernement de se comporter de manière odieuse. Qu'est-ce qu'un écrivain peut faire de concret? Je me sens très mal à l'aise par rapport à ce qui se passe en ce moment aux Etats-Unis. Quarante-trois millions de mes concitoyens n'ont même pas la sécurité sociale.

Aujourd'hui, qu'attendez-vous de la vie?

J.H. Qu'elle m'offre encore de beaux matins de pêche, rien de plus. Ah, si! Qu'elle m'accorde encore le don d'écrire quelques beaux poèmes et quelques romans. Le reste ne m'intéresse pas, je n'ai plus d'ambition. Autrefois, j'aurais été flatté et heureux de faire la couverture du *Time* ou de *Lire*, mais aujourd'hui je n'en ai vraiment rien à faire - pardon, mais... c'est vrai! Ecrire de bons livres, écrire le meilleur livre que l'on puisse écrire, voilà ce qui m'intéresse. En dégustant du vin français à petites gorgées.

* *En Marge* vient de paraître en poche chez 10/18.

Bio-bibliographie

Né en 1937 à Grayling, Michigan, Jim Harrison perd son œil gauche à l'âge de sept ans dans une bagarre de voisinage. A 16 ans, il décide d'être écrivain; son père lui achète une machine à écrire. Il part pour New York où il vit d'expédients puis publie, en 1965, son premier recueil de poèmes. Suivront 25 livres dont *Un bon jour pour mourir*, *Wolf*, *Légendes d'automne*, *Dalva*, *En route vers l'Ouest*, *La route du retour* (tous publiés

chez Christian Bourgois et disponibles en poche chez 10/18) ... Dans les années 1970, il écrit des scénarios pour Hollywood et abuse volontiers d'alcool, de cigarettes, de nourriture et de certaines drogues. Pour s'en sortir, il confesse laisser libre cours à un violent mais ancestral penchant pour l'indolence et le vagabondage.

Ses Mémoires, *En marge*, ont paru l'année dernière et retracent un itinéraire spirituel et gourmand sans équivalent dans les lettres